

Un nid sur le rebord de la fenêtre

La situation, paraissant aussi inattendue qu'audacieuse, me rappelait que je ne connaissais ces personnes qu'à travers mon regard. Et pourtant, quand ils sont partis, j'eus la sensation de perdre une famille. Une famille fantasmée, sans chair ni souvenirs communs. Je me suis raconté une histoire, j'y ai cru et mon cerveau dérangé y croit encore. Avec eux, je remplissais ma vie d'un rêve sans conséquence, réinventais mon histoire, seul spectateur de mon théâtre. Désormais ils peuplent mes nuits de délire.

Le soir, je trouvais ma mère là où je l'avais laissée avant de partir travailler. Devant la fenêtre donnant sur la rue, assise sur sa chaise. Elle y passait son temps et sa vie et y perdait les deux. La rue, pour ma mère, c'était tout. Les courses, les commérages, les bonjours qu'on échange et ceux que l'on refuse, les regards en coin des uns, les sourires sincères des autres. Au fil des ans, notre rue se ratatina. Comme ma mère. Jusqu'à ne plus bouger. Comme ma mère. La rue et ma mère ? Deux pommes flétries oubliées sur le rebord d'une fenêtre. Les commerces fermèrent les uns après les autres, la ville partit faire la folle en banlieue. Les gens aiment les grands parkings, le béton et le goudron. Question de goût. Quand le boulanger, le dernier à avoir tenu le coup, déposa son bilan, ma mère déposa le sien, comme si la rue et ses commerces étaient sa ligne de vie.

Ce soir-là, quand je pénétrai dans le salon, les lunettes de Maman se balançaient encore au bout de leur cordon. Je les ai laissées s'immobiliser avant de lui fermer les yeux. Funérailles vite expédiées, brèves prières du curé, quatre ou cinq personnes présentes, poignées de mains silencieuses et impuissance des mots. Fin de l'histoire

J'étais seul, irrémédiablement seul. L'appartement se figea, le miroir du salon s'ennuyait, l'horloge se demandait pour qui elle égrenait le temps. La vie alla voir ailleurs ce qui se passait de plus intéressant. J'ai perdu plus que ma mère ; elle fut le seul contenu de mon existence. Je n'ai pas eu à renoncer à l'amour, au sexe, aux amis ; on ne renonce qu'à ce qu'on a goûté un jour. Ma mère, c'était quelque chose pour moi. Ma vie et l'empêchement de vivre. L'amour et l'absence d'amour. Je pris sa place derrière la fenêtre donnant sur la rue. Une sorte d'héritage. Je me mis à guetter l'invisible, le temps semblait ne pas s'écouler mais s'écoulait quand même. Je savourai jusqu'à la lie chaque minute du lent trépas de la rue plongée dans le coma. Une obsession.

Le vent décrochait un à un les panneaux « *A vendre* » que les rares passants ne voyaient plus depuis longtemps. Les feuilles mortes n'étaient plus balayées, les herbes folles occupaient le terrain, le facteur oublia l'adresse et seuls le vent, la pluie et quelques rayons de soleil vinrent encore dire bonjour. Plus loin, là-bas, derrière la rocade, la ville s'étourdissait sous les néons de la modernité.

La télé en sourdine me rappelait vainement qu'il était possible de s'amuser voire de se cultiver après 22 heures. Mon poste de télé sera peut-être, un jour, le seul à annoncer ma mort. Sinon qui ? « On apprend la disparition de Pierre, retrouvé assis derrière sa fenêtre, emporté par une longue et cruelle maladie : la solitude. » J'imaginai le vent emporter le panneau « *A vivre* » cloué sur les persiennes de ma poitrine et me suis vu finir comme la rue, abandonné de tous et ignorant de tout. Tous les matins se ressemblaient, amers comme mon café recuit, secs comme mon pain rassis. Et moi en veille, dès l'aube, sur mon poste d'observation. Jusqu'à ce jour différent des autres jours, pas grand-chose, un je-ne-sais-quoi dans l'air...

La rue sembla me faire un signe, comme une hirondelle annoncerait le printemps. Inespéré, improbable. La maison d'en face s'agitait, on ouvrait les volets, d'un camion de déménagement garé devant la porte on extirpait des cartons et des meubles, un couple et trois enfants allaient

et venaient, excités et curieux. La vie faisait-elle un bras d'honneur à la mort et au désespoir ? Je n'y croyais plus. La coquine attendait son heure, cachée on ne sait où. Sur le trottoir, un bric-à-brac passait de mains en mains, des objets utiles ou inutiles mais rassurants. Des costauds trimballaient les meubles, les enfants exploraient le jardin, les parents s'inquiétaient pour un vase. J'ai souri, il y avait si longtemps que je n'avais pas souri. Ce sourire n'était pas n'importe quel sourire, c'était le mien, un costume sentant la naphthaline, sorti de l'armoire parce qu'il fait beau et qu'on décide de boire un coup en terrasse, parce que la nièce se marie et qu'on veut lui faire honneur ou parce qu'on a un rendez-vous avec une Julie au parfum de lilas. Une bouffée d'espoir envahit ma poitrine, j'haletais. L'espoir... tiens, ça aussi j'avais oublié. La rue pouvait donc renaître de ses cendres ? Allais-je à nouveau revoir les couleurs d'un étal de fruits et légumes, respirer l'odeur du pain chaud, m'arrêter devant la vitrine du boucher pour admirer des saucisses comme je me pâmerais devant un coucher de soleil ? Serai-je à nouveau témoin de la joie simple d'un voisin lisant une carte postale simple écrite avec des mots simples par des gens simples. « *Gros bisous de Concarneau.* » ?

Depuis ce jour-là, quand je pars à l'aube pour l'usine, je frôle les murs de la maison d'en face, pour m'imprégner des ondes de la famille qui l'occupe, pour dérober un peu de leur bonheur. Ils l'ont l'air si heureux que les murs en transpirent d'aise. Le soir, quand je rentre, je voudrais avoir le courage de sonner à leur porte, de me présenter, de lancer à l'aveuglette un petit bonjour, un petit bonsoir, un plus compliqué « si vous avez besoin, n'hésitez pas... ». Une carte postale de Concarneau en somme. Oser n'est pas dans ma nature. Parler, pas vraiment non plus. Hésiter, renoncer et se taire, plus facile, plus dans mon tempérament. Je suis ainsi fait, mal dégrossi. Je ne sais que dire ni où poser mon regard quand quelqu'un s'adresse à moi. Regarder mes pieds, fixer un point entre les yeux, m'attacher au mouvement des lèvres, je ne sais jamais que faire, je n'ai pas le mode d'emploi, je suis comme un livre sur une étagère, coincé entre les deux serre-livres de mon existence : mon père et ma mère. Mes pages intérieures ont pourtant tant à révéler... Il y a des livres qu'on n'ouvre jamais, ils attendent dans une bibliothèque et font partie des meubles... Je reste un livre à ouvrir. Pour le moment, je me contente d'épier cette famille derrière ma fenêtre, comme un voleur de pommes, comme un intrus désirant se faire inviter à la table du bonheur. Seul mon regard, certes clandestin, certes un brin invasif, me relie à ces gens. Pas de mots, pas d'échange ne serait qu'une tasse d'huile ou deux œufs pour dépanner, ni non plus quelques secondes de cohabitation silencieuse dans un ascenseur ou une cage d'escalier, juste mon regard, même pas le leur, ils ignorent jusqu'à mon existence. Je ne suis qu'un passager clandestin. Et le pire, et le drame, c'est que je persiste à m'en satisfaire, comme si mon esprit avec tout ce qu'il véhicule, bienveillance, sociabilité, aménité et bien d'autres sentiments, demeurerait incapable d'aller plus loin. Un sauvage, voilà ce que les années passées dans le huis-clos de ma parentèle réduite aux acquêts ont fait de moi.

Quoiqu'il en soit, depuis l'installation de la petite famille de l'autre côté de la rue, ma fenêtre, mon poste de guet, s'est muée en hublot de bateau ouvert à tous les vents du large. La rue vide et silencieuse ne m'intéresse plus, ainsi qu'une mer d'huile ennuerait un marin. Je n'ai d'yeux que pour les allées et venues des ombres et des silhouettes derrière les rideaux des voisins d'en face. Deux ou trois fois, j'ai surpris la fille la plus âgée, plus tout à fait une enfant, pas encore une femme, un entre-deux, une parenthèse aux contours flous, en train de danser devant sa glace ; elle avait ouvert en grand la fenêtre de sa chambre et mis la musique à fond, elle était heureuse, oubliant où elle se trouvait. Danser... je n'ai jamais tenté, trop timide, trop raide, trop jeune puis trop vieux. La jeune fille, cheveux jusqu'aux reins, bondissait, se déhanchait, relevait les bras en reprenant tout haut le refrain d'une chanson que je ne connaissais pas, de l'anglais, tu parles, un truc moderne, un truc de jeunes. Faut dire que je n'en connais guère, des chansons. Faut dire aussi que la radio a rendu l'âme depuis un bail. Un jour, la maman de la jeune fille l'a rejointe, elles ont dansé et chanté toutes les deux, elles n'avaient plus d'âge, elles n'étaient plus

mère et fille, la mère renouait avec l'insouciance de ses seize ans et la fille adorait que sa mère devienne tout à coup sa meilleure copine... au moins le temps d'une danse, au moins le temps d'une chanson. La chanson terminée, elle se prirent dans les bras, se caressèrent le dos, cet instantané de tendresse faillit tirer des larmes au vieux garçon que j'étais. Je dérobaux à leur insu quelques minutes de félicité pour me donner l'illusion que ces minutes m'appartenaient. Si je n'étais pas celui que j'étais depuis longtemps, le fils unique de parents eux-mêmes solitaires, j'aurais ouvert la fenêtre et applaudi en criant « Encore ! ». Mais bon...je n'étais que moi, irrémédiablement moi.

Quand la famille se rassemblait dans le jardin, balançoire pour les petits sous un vieux cerisier, lecture sage sous le tilleul pour la plus grande, salon de jardin et café pour les parents, je me penchais pour mieux voir, pour ne rien perdre de ce bonheur, si évident qu'il en paraissait presque irréel.

Les mois ont passé, puis une année, je croise de temps en temps dans la rue encore trop calme un membre de la famille. Désormais ils me disent tous bonjour, ils m'ont certainement repéré, il est vrai que nous ne sommes plus qu'une poignée à nous entêter à vivre dans cette rue en fin de vie. Je pourrais m'arrêter, me présenter, saisir l'occasion de briser la glace, mais non, je reste figé dans mon personnage et réponds lamentablement dans un borborygme inaudible tout en baissant les yeux, de quoi décourager leur bonne volonté. Ils me trouvent certainement bizarre et ils n'ont pas tort, je le suis. Ils continuent toutefois à me saluer, sans enthousiasme ni désir apparent de bousculer le cours des choses. Ils méritaient pourtant que je les remercie. Pour leur bienveillante politesse mais aussi pour leur présence qui a fait revenir le facteur dans la rue, c'est un début, tout peut recommencer, renaître, les commerces, les bagnoles stationnées en double file devant un bureau de tabac, la file des enfants partant à l'école, les disputes et les plaisirs qui traversent les murs.

Mais vint ce matin sombre d'un novembre gris. Novembre, le mois des morts, la grande-guerre et ses poilus. Sinistre. J'ai toujours détesté. C'était dimanche, je n'avais aucune raison de me lever tôt, je m'apprêtais à traîner un peu au lit, personne ne m'attendait, je mangeais quand je le voulais, pas d'heure, pas de contrainte, le néant total de la liberté totalitaire. J'ai ouvert les yeux, un faisceau de lumière bleue passait à travers les volets et dansait sur le plafond. C'était beau comme un feu d'artifice de 14 juillet, comme une décoration de Noël sur les réverbères. La rue avait-elle décidé de se réveiller, de faire la fête, de dire merde au grand massacre de 14-18 et au culte des morts ? Alors c'était aujourd'hui, au jour le plus improbable, un matin de grisaille, que prenait fin l'agonie d'une rue à qui on signifia qu'elle comptait pour du beurre ? Finis les panneaux « *A vendre* » moisissant sur les façades, les trottoirs que plus personne ne balaie, les herbes folles au bas de murs rongés par la lèpre ? La vie revenait donc en fanfare, accordéon, bal musette, flonflons et saucisses-frites ?

Je sautai de mon lit comme un dingue, me précipitai à la fenêtre, je ne voulais rien perdre du spectacle, être le premier à crier « J'arrive ! » et à taper dans mes mains. Terminés les regards en biais, le silence, la peur des autres et de moi-même, ce jour-là était un jour nouveau, j'étais décidé, la rue n'attendait plus que moi, « Allez, descends ! » me chantait-elle. J'ouvris la fenêtre dans l'espoir du parfum gras des premiers croissants et des vapeurs âcres des premiers cafés comme de vieux amis enfin retrouvés. Et ce fut le choc.

Dans la rue, une ambulance attendait, tous feux allumés. Deux brancardiers sortirent de la maison d'en face en portant une civière sur laquelle je devinai la forme d'un corps enveloppé dans une housse noire. Derrière la civière, ma voisine, une nuit trop courte autour des yeux, serrait contre elle ses enfants, sa fille aînée cachait ses larmes derrière ses mains, j'ai compris qu'elle ne danserait plus de sitôt. Quatre êtres perdus et une seule boule de tristesse, dure comme

la pierre. L'ambulance démarra. Quelques minutes après, la famille, serrée dans une voiture, prit le même chemin, tout était fini, tout. Fini sans avoir vraiment débuté. Le silence reprit ses droits, la rue se rendormit, à peine troublée par le drame dont elle fut le décor.

Depuis je me tiens toute la journée derrière la fenêtre. Je ne me rends plus à l'usine, je n'ai pas prévenu, je n'intéresse personne, à quoi bon. Je ne crois pas en Dieu mais prie pour que la famille revienne. Je veux les revoir danser et chanter, siroter leur café dans leur jardin. Sans eux le facteur ne reviendra pas. Avec eux il est possible que des cartes postales de Concarneau fassent un tour par ici. Je veux revoir les enfants se balancer sous le cerisier et la jeune fille s'absorber dans un livre. Mais Dieu est resté sourd. Personne ne revint et personne ne reviendra. Un panneau « *A vendre* » attend le premier coup de vent.

Le panneau est tombé. Comme moi. Tombé dans l'oubli. Qui donc s'intéresse à un panneau « *A vendre* » gisant sur le pavé ? La différence, c'est que j'ai un collègue d'atelier qui s'inquiétait pour moi. Il passa voir ce que je devenais, tapa à ma porte, appela, je ne répondis pas, vivant dans mes ordures et ma crasse ; l'odeur qui s'immisçait sous la porte ne dérangeait personne, l'immeuble était vide depuis longtemps. Le collègue a averti la mairie ; des policiers et les services sociaux ont ouvert la porte, Ils me trouvèrent là, décharné, sale, hirsute, assis sur une chaise derrière la fenêtre. La mairie fit vider et nettoyer l'appartement, me fit hospitaliser puis m'installa dans un foyer.

Le personnel du foyer dit que j'ai toujours le sourire. Je le dois aux mirages qui me rendent visite. La jeune veuve et ses enfants viennent me voir, la nuit, quand tout le monde dort. Je ne les connaissais jusqu'ici qu'à travers mon regard, ils s'inscrivent maintenant dans mon esprit dérangé. Ils me parlent de la rue, de Concarneau, me disent que notre rue revit. Quand je demande ce qui les pousse à un tel optimisme, la jeune fille, la danseuse, me répond :

—Une bergeronnette a fait son nid sur le rebord votre fenêtre.